

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE. No 185.—SAMEDI, 19 NOVEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



M. DANIEL WILSON



LE GÉNÉRAL D'ANDLAU



HARMONIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 NOVEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Nos gravures. — Mlle Eugénie Tessier. — En route pour la Baie d'Hudson, par M. l'abbé Proulx. — William O'Brien. — Aux enfants. — Usages et coutumes. — La mode pratique, par Cousine Jeanne. — Recréations de la famille. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Les condamnés anarchistes de Chicago. — Le général D'andlau. — M. Daniel Wilson. — Le naufrage du "Vernon" sur le Lac Michigan. — Harmonie. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Les principales primes réclamées du dernier tirage, jusqu'au moment où nous mettons sous- presse, sont Mme Alfred Pageau, 369, rue St-Hypolite, quartier St-Jean-Baptiste, Montréal, \$25.00; M. E. Edmond Lemieux, du département de la Milice, Ottawa, \$4.00; M. J. O'Brien, employé chez MM. Séguin, Lalime et cie, St-Hyacinthe, \$3.00; J. B. V. Dumont, Lévis, \$2.00.

Nous publierons la semaine prochaine la liste complète des réclamants.



Autrefois, il n'y a pas plus de cent ans que cette coutume a disparu, pendant tout le mois de novembre, consacré aux trépassés, comme vous le savez, il existait à Paris une habitude qui nous paraîtrait bien étrange si on la faisait revivre de nos jours.

Un moine de la confrérie des pénitents, ou à son défaut, un bedeau enveloppé d'une robe blanche parsemée de têtes et d'ossements de morts, et de larmes noires, et tenant à la main une clochette, parcourait les rues, pendant la nuit, en agitant sa clochette et en criant de la voix la plus lamentable :

— Réveillez-vous, gens qui dormez : priez Dieu pour les trépassés.

Le clochetteur, tout en jetant cet appel mélancolique, frappait quelquefois les portes des maisons du bout de son bâton, et les bourgeois réveillés en sursaut par cette funèbre invitation, se mettaient à genoux sur leur lit et murmuraient vaguement des prières pour le repos des morts.

Cet usage ne plaisait cependant pas à tout le monde, et un des premiers membres de l'Académie Française, Saint-Amant, fatigué d'être réveillé toutes les nuits, publia les vers suivants :

Le clochetteur des trépassés
Sonnait de rue en rue,
De frayeur rend les cœurs glacés
Bien que le corps en sue;
Et mille chiens oyant la triste voix,
Lui répondent à longs abois.

Ces tons ensemble confondus
Font des accords funèbres
Dont les accents sont épanchus
En l'horreur des ténèbres
Que le silence abandonne à ce bruit
Qui l'épouvante et le détruit.

Lugubre courrier du destin,
Effroi des âmes lâches,
Qui si souvent, soir et matin,
M'esveille et me fâches,
Va faire ailleurs, engeance du démon,
Ton vain et tragique sermon.

* * Or, il y a quelques jours, pendant la nuit de vendredi à samedi, je me réveillai tout à coup en songeant aux morts, tout comme si le clochetteur des trépassés venait de frapper à ma porte, et vous ne vous étonnez pas trop de ce cauchemar qui m'obsédait, en vous rappelant que l'on venait de pendre quatre criminels et que, tout le jour, je n'avais entendu parler que de la mort violente des anarchistes de Chicago.

On était sorti de l'incertitude. Lingg s'était fait sauter, la veille, une partie de la tête, et avait terminé ses jours par une action d'éclat, comme le disait cyniquement un de mes amis, très fier de cet à peu près.

Fielden et Schwab avaient eu grâce de la vie, et leur peine avait été commuée en baigne à perpétuité.

Restaient les quatre autres : Spies, Engel, Fischer et Parsons qui viennent de rendre leur âme au diable.

Et voici comment je pensais aux morts.

* * Je vous parlais la semaine dernière des derniers mots prononcés par certains personnages avant de mourir, et je me demandais ce que pourraient bien dire les dynamitards quand on leur mettrait la corde au cou.

Nous le savons maintenant : Spies s'est exprimé ainsi : « Il viendra un temps où notre silence sera plus puissant que les voix qui nous étranglent maintenant. »

Cela ne veut pas dire grand chose, et cette phrase ne passera pas à la postérité.

Fischer : « C'est maintenant le plus beau moment de ma vie. »

C'est une opinion comme une autre, et plus d'un honnête citoyen, qui craignait d'être bombardé ou dynamité par le bandit, a dû être de son avis. Engel : « Hourrah pour l'Anarchie. »

Son exemple prouve que l'anarchie ne donne pas à ses disciples une position sociale bien enviable, quoiqu'il ait été au-dessus des autres hommes pendant quelques instants... au bout de la corde.

Parsons s'est borné à demander la parole. Tous sont morts sans crainte, je le reconnais, mais on voit toujours les bandits strangulateurs de l'Inde (Thugs) placer eux même la corde à leur cou quand ils sont sur le point d'être exécutés, et cette dernière bravade ne signifie rien.

* * Le gouverneur de l'Etat a épargné deux des condamnés, Fielden et Schwab, et la raison principale qui a milité en leur faveur est, dit-on, qu'ils étaient les seuls travailleurs de la bande; les autres n'étant que des parasites de la société.

Tous ces gaillards là, sauf Parsons, venaient du pays du socialisme et du communisme, de l'Allemagne aux blondes Gretchen et au myosotis bleu.

C'est dans les *lager beer*, je l'ai déjà dit, que l'on agite le plus les théories du socialisme, et la chose est facile à comprendre. La strychnine et l'acide picrique que l'on introduit dans la bière pour lui donner du relevé et l'armertume nécessaire, fouette le sang et met le cerveau en ébullition à chaque verre, sans produire les effets de l'alcool.

Ce coup de fouet, répété tous les jours et très souvent chaque soir, sur excite les esprits, les dispose à tout, excepté au travail régulier, et c'est alors que l'on voit un de ces éternés se lever et émettre des idées comme celles que j'ai vu rapporter dernièrement.

« Frères, disait ce socialiste, il en est qui désirent être ambassadeurs, députés, patrons, et occuper une de ces positions que nous voulons abolir pour toujours. »

« Moi, je suis facile à satisfaire, et je veux tout simplement que chacun de nous ait chaque jour :

« Six livres de pain.
« Huit livres de choucroute.
« Trois gallons de bière.
« Une livre de tabac.
« Du schnaps et deux florins d'argent de poche. »
Tant que le prolétaire n'aura pas ce strict nécessaire, l'anarchie n'aura pas terminé son œuvre !

Et notez que ce prolétaire ne faisait œuvre de ses dix doigts et passait son temps à répandre ses théories insensées parmi les bons ouvriers. Tant pis pour ceux qui se laissent séduire, ils sont perdus à moins qu'une circonstance ne les ramène dans le droit chemin.

* * Cette circonstance arrive quelquefois. Il y a treize ou quatorze ans, je me suis trouvé dans la salle de l'*Institut Canadien*, à Montréal, à une sorte de conférence, donnée par une sorte de déclassé, se disant Humbert d'Abrigeon, devant un public de toute sorte.

Ce hâbleur pérorait pendant trois quarts d'heure, critiqua le pays, ses mœurs, ses habitudes, sa religion, ses habitants et sa cuisine. La foule chauffée à blanc applaudissait à tout rompre.

C'était très joli, cette collection de radicaux.

Le président, un très honnête homme et très paisible citoyen de Montréal, qui ne semblait pas être sur un lit de roses, demanda si quelqu'un voulait réfuter les idées boursofflées et ridicules émises par le citoyen Humbert. Je me présentai et commençai à démolir l'échafaudage de ce singulier énergumène, mais une interruption n'attendait pas l'autre, les insultes se succédaient, on m'appelait : aristo, pauvre, clérical, etc., etc., et je n'avais pas parlé dix minutes, qu'on parlait de rien moins que de me jeter par la fenêtre, manière comme une autre de me mettre à la porte.

Je descendis de la tribune au milieu des vociférations de mon auditoire distingué.

Pendant six mois je fus mis à l'index et, comme le lendemain, nous avions — douze Français — signé une protestation qui fut publiée dans la *Minerve* et le *National*, je crois, on nous désigna sous le nom des douze apôtres.

Un an ou deux plus tard, le citoyen Humbert avait disparu, et la plupart des socialistes qui remplissaient autrefois la salle de l'*Institut Canadien* étaient partis, qui d'un côté, qui de l'autre.

Quelques amis de mes adversaires restèrent cependant à Montréal, où le milieu paisible dans lequel ils vivaient eût la meilleure influence, et bien des fois depuis, je les ai rencontrés et je leur ai parlé du temps où j'eus si peu de succès pour mes débuts oratoires. Leurs idées avaient complètement changé, ils sont devenus d'excellents citoyens, s'occupant de leurs affaires plus que de celles des autres, ils ont renoncé à faire le bonheur du peuple en lui envoyant des coups de fusil et, si jamais on proposait de faire une révolution, ils seraient les premiers à s'y opposer.

Vous voyez donc qu'il y a souvent des égares qui peuvent retrouver leur chemin, et à ce propos, je suis heureux de constater que parmi les anarchistes de Chicago il ne s'est pas trouvé de Français, car si le malheur avait voulu qu'il s'en trouvât un seul, Dieu sait quelles injures on aurait lancées à la France.

Enfin, tout est bien qui finit bien, mais j'espère que les socialistes vont nous laisser tranquilles pendant quelque temps, car je ne tiens nullement à entendre de nouveau, même en rêve, le cri du clochetteur des trépassés.

* * Le voilà qui sonne encore cependant, mais cette fois, sa clochette s'agite pour un défunt qui n'a laissé que de bons souvenirs.

Depuis quelques jours déjà, un des représentants d'une des plus nobles familles du Canada, est décédé. Je veux parler de feu Joseph Lefebvre de Bellefeuille, le dernier seigneur héritaire de Saint-Eustache et de Cournoyer, décédé à Saint-Eustache, le 31 octobre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

La famille de M. de Bellefeuille est l'une de celles qui, par leur noblesse et leur ancienneté, ont su commander le respect et l'admiration.

Venue de France au dix-septième siècle, elle s'attacha surtout à faire fleurir la civilisation dans l'Amérique du Nord et à fonder une colonie qui devait s'appeler la Nouvelle-France. Elle

s'illustra à plus d'un titre et compta parmi ses membres des prêtres éminents et de vaillants militaires.

Le grand-père de M. de Bellefeuille était seigneur de Pabos et commandant pour le roi, à Gaspé, en 1758. Son fils fut l'un des intrépides défenseurs du fort Saint-Jean, en 1774. Ce dernier épousa la fille unique du lieutenant-colonel Dumont, de Saint-Eustache. C'est de cette union que naquit M. Joseph de Bellefeuille, et son frère le lieutenant-colonel de Bellefeuille, adjudant-général de milice du Bas-Canada.

Saint-Eustache possédait alors une société composée des familles seigneuriales, des Dumont, des de Bellefeuille, des Laviolette, et de familles Mackay, Leprohon, Paquin et Scott.

. Elevé au milieu de ces familles distinguées, M. de Bellefeuille en avait conservé les manières du vrai gentilhomme; chez lui, l'arrogance et la fatuité n'étaient pas de mise et on peut dire qu'il ne se connaissait pas d'ennemi; jamais il n'a cherché à blesser ses égaux ni à faire sentir à ceux placés au-dessous de lui qu'il était leur supérieur.

Pendant sa longue carrière, bien des changements se sont opérés à Saint-Eustache, où il a longtemps résidé. Bien des anciennes familles ont disparu auxquelles il a survécu, comme ces arbres géants de nos forêts qui grandissent sans cesse, et ont vu joncher le sol de bien des générations.

Il a vu se dérouler le sombre drame de 1837, avec ses espoirs déçus et ses haines inassouviées, et tous ceux qui furent les compagnons de sa jeunesse dorment déjà depuis longtemps du sommeil de l'éternité.

. La famille de Bellefeuille représentait la branche aînée de Hertel de Cournoyer, elle était alliée aux Dumontin, Leprohon, Harwood, Panet, etc. Une demoiselle de Bellefeuille épousa M. d'Angeac, le dernier gouverneur de l'île Royale, et une autre le baron de l'Espérance.

Voici, en peu de mots, ce que fut M. de Bellefeuille, et on ne pouvait pas laisser passer inaperçue la disparition d'un homme aussi respectable par l'âge que respecté par ses vertus.

. Ceci s'est passé il y a quelques jours :

Une jeune fille d'un village reculé, là-bas, dans le fond des bois, s'est décidée dernièrement à venir à la ville.

Avant son départ, sa grand-mère lui tint à peu près ce langage :

— Tu vas à Montréal, ma fille, mais défie toi de tout ce que tu verras et de tous ceux que tu rencontreras. Montréal, vois-tu, est une ville plus débauchée que Paris, que Londres et même que le faubourg Saint-Antoine. Quand tu iras quelque part, fais bien attention, car on attire les jeunes filles dans des endroits où il y a quelques fois une trappe, dans laquelle on tombe, et... on est perdu. Tu rencontreras aussi des jeunes gens qui t'offriront quelque chose, un verre d'eau, par exemple, eh bien, ma fille, ce n'est pas de l'eau, c'est de la poison ! Défie-toi, mon enfant.

La jeune fille partit bien décidée à tenir compte des conseils de grand-mère.

. Ces jours derniers elle se rend dans un magasin de la rue Sainte-Catherine afin d'acheter je ne sais plus trop quoi.

— C'est à l'étage supérieur, mademoiselle, dit un commis, et il la conduit près d'une porte qu'il ouvre, il la pousse légèrement dans l'ascenseur, referme la porte et donne le signal.

La machine monte, au grand effroi de la jeune fille, qui en apercevant quelqu'un près d'elle, pousse des cris de paon : La trappe, c'est la trappe de grand-mère !

L'ascenseur s'arrête, mais les cris ont attiré l'attention des commis du second étage qui accourent et, l'un d'eux, en voyant la jeune fille plus morte que vive, lui apporte un verre d'eau.

— Ah ! le verre d'eau ! la poison de grand-mère ! je sais bien ce que vous voulez, tas de brigands ! Elle se débat, renverse l'un, bouscule l'autre, découvre un escalier et se sauve en criant : Ah ! grand-mère ! la trappe, la poison !

C'est l'histoire, qu'un de mes amis, grand menteur devant l'Éternel, m'a contée l'autre jour.

Entre nous, j'ai paru le croire...

LÉON LEDIEU.



Mlle EUGÉNIE TESSIER

Vous connaissez certainement cette charmante jeune fille, dont le nom figure souvent sur les programmes de concerts, cette ravissante artiste que la nature semble avoir privé d'un sens pour la rendre moins distraite par les yeux et plus sensible par l'oreille.

Si connu que soit déjà son nom, elle est toute jeune encore, puisqu'elle n'aura que dix-neuf ans aux feuilles prochaines. Son père, Léandre-Wilfrid Tessier, était trésorier de la Cité de Montréal. Mademoiselle Tessier n'est pas précisément aveugle de naissance, mais elle a perdu la vue quand elle n'avait que douze jours; elle n'a donc aucun souvenir de la lumière.

Sa mère, qui vit encore, est née Eugénie Sincennes.

On dit qu'à dix-huit mois à peine elle chantait en français, en anglais et (d'aucuns même l'affirment), en latin. On ajoute qu'à trois ans elle rendait très bien des morceaux de *Faust* et du *Trouvère*.

Je donne la légende pour ce qu'elle vaut, car je préfère de beaucoup les enfants qui sont de leur âge, aux petits prodiges.

Entrée au couvent de Nazareth à sept ans, elle y fit d'excellentes études classiques, se fit remarquer par ses dispositions remarquables pour la musique et étudia l'harmonie pendant cinq ans.

Son professeur est M. Letondal, aveugle lui-même.

Mlle Tessier chanta d'abord aux concerts donnés par l'Asile Nazareth, où sa voix pure et fraîche, autant que son charme d'exécution la firent remarquer, et bientôt plusieurs artistes distingués lui donnèrent leur concours.

La Société Philharmonique de Saint-Hyacinthe doit donner un grand concert le 22 courant, jour de la fête de sainte Cécile, et à cette occasion, on a demandé à Mlle Tessier de vouloir bien y figurer.

Elle a accepté, et c'est là une occasion d'aller l'applaudir une fois de plus.

De l'avis de tous les musiciens, Mlle Tessier est appelée à devenir une artiste distinguée, en travaillant et en poursuivant sans relâche ses études musicales.

NOS GRAVURES

M. DANIEL WILSON

La commission chargée par la chambre des députés français de faire une enquête sur les faits imputés à M. Wilson, genre du président Grévy, à la suite des révélations amenées par l'affaire Limouzin-Caffarel, est actuellement en plein fonctionnement. Elle a préalablement fait connaître les points principaux sur lesquels ont dû porter ses investigations. Ces points, au nombre de cinq, sont les suivants : Abus par M. Wilson de la franchise postale et télégraphique attribuée par la loi au président de la République; abus déjà reconnu par la restitution au trésor d'une somme de quarante mille francs détournée de ce chef; remise à M. Dreyfus et Cie., par M. Wilson, alors sous-secrétaire d'Etat aux finances, de droits d'enregistrement qu'ils avaient été condamnés à payer par jugement régulier; trafic de décorations de complicité avec le général Caffarel; trafic de nominations à des fonctions publiques; détournement de documents appartenant aux archives officielles du ministère des finances.

M. Wilson est âgé de quarante-sept ans, mais il porte sur sa physiognomie et dans son allure plus que son âge. Sa haute taille s'est un peu fléchie et l'embonpoint commence à se manifester, détruisant l'élégance et la sveltesse de jadis; car sous l'Empire, l'homme politique d'aujourd'hui fut un brillant et galant cavalier, un homme de sport et un mondain, mêlé à la haute vie de la jeunesse dorée. Aux élections législatives de 1860, M. Wilson se lança dans la politique; il se présenta en Indre-et-Loire contre M. Ernest Mame, le candidat du gouvernement impérial. M. Wilson était élu par 19,052 voix contre 6,455 obtenues par M. Mame. Il prit place sur les bancs de la gauche modérée, et se rallia au groupe Grévy peu de temps après. Il vota contre la guerre. Pendant la campagne il prit le commandement d'un bataillon de mobiles de son département électoral. Depuis 1872, M. Wilson a toujours fait partie des assemblées législatives.

Fils d'un officier général, il a lui-même parcouru une brillante carrière. Sorti de Saint-Cyr en 1844, à l'âge de vingt ans, il entra à l'École d'application d'état-major. Il fut nommé lieutenant en 1847, capitaine en 1850, chef d'escadron en 1859, lieutenant-colonel le 12 août 1864. Cité à l'ordre du jour de l'armée, en Crimée, à la bataille du Mamelon-Vert, il fut décoré pour ce fait; nous le trouvons officier de la Légion d'honneur en 1861, et colonel d'état-major le 3 août 1869.

En 1870, il fut attaché au grand état-major de l'armée du Rhin, et c'est à sa fameuse brochure : *Mets, campagne et négociations*, qu'on eût la mise en accusation de Bazaine.

Le général d'Andlau, membre du Jockey-Club, était un viveur. Il avait épousé une créole fort riche, mais avait rapidement dissipé sa fortune.

Depuis longtemps le bruit courait que le général s'occupait du trafic des décorations.

Le général a disparu sans laisser de traces. Son appartement est gardé par un valet de chambre, qui est en proie, ainsi que le concierge de la maison, aux interrogatoires d'une nuée de reporters. On ne croit pas dans l'entourage du général à un suicide de ce dernier; il paraît plus vraisemblable qu'il se tiendra caché jusqu'à la rentrée des Chambres.

NAUFRAGE SUR LE LAC MICHIGAN

Le 20 octobre dernier, le lac Michigan a été le théâtre d'une terrible tempête, pendant laquelle le vapeur *Vernon* sombra avec un équipage et les passagers, soit trente personnes.

Un seul matelot, Alfred Stone, fut recueilli par le vapeur *Pomeroy* de Chicago, après avoir passé soixante heures dans l'eau et exposé au froid.

Il raconte qu'il avait été réveillé pendant la nuit par les cris des passagers et de l'équipage. Le navire coulait. Il s'élança dehors par une fenêtre et se trouva sur une sorte de radeau, avec six autres personnes, qui périrent les unes après les autres par le froid ou furent enlevées par les vagues.

Deux navires passèrent près d'eux, mais aucun ne vint à leur secours. Stone avait perdu tout espoir et était épuisé de faim et de froid, quand il aperçut le *Pomeroy*.



1. A. R. PARSONS.—2. A. SPIES.—3. G. ENGEL.—4. A. FISHER (EXÉCUTÉS).—5. S. FILDEN.—6. M. SCHAWB (GRACIÉS).—7. L. LINGG (SUICIDÉ)
ÉTATS-UNIS.—LES ANARCHISTES CONDAMNÉS DE CHICAGO



LE NAUFRAGE DU "VERNON" SUR LE LAC MICHIGAN.—LE SEUL SURVIVANT FAISANT DES SIGNAUX AU "POMEROY"

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ J.-B. PROULX, CURÉ DE ST-RAPHAËL DE L'ISLE BIZARD

(Suite)

XI

Les Pères Dalmas, Sylvie et Marest à la Baie d'Hudson

Le Père Dalmas au fort Sainte-Anne.—Triste hivernement.—Guillory tue le chirurgien.—Il découvre son crime au Père.—Le Père le console.—Il tue le Père.—Dans les fers.—Capture du fort par les Anglais.—Le Père Sylvie retourne à la Baie.—“*Uno avulso non deficit alter.*” —Le Père Marest, aumônier de d'Iberville.—La fête de l'Assomption à bord.—Pieté des Canadiens.—Au détroit d'Hudson.—La fête de la Nativité de la sainte Vierge.—Calme inquiétant.—Recours à sainte Anne.—Vœu à sainte Anne.—Arrivée au fort Nelson.—Baptême d'un Iroquois.—Les rivières Bourbon et Sainte-Hélène.—Nouveau vœu à sainte Anne.—Danger que court le vaisseau la *Salamandre*.—Le Père descend au rivage.—Mort de M. de Chatauguay.—Danger que court le *Poli*.—Courage moral de d'Iberville.—Œuvre de Titans.

Quand les Français eurent commencé à faire, par la mer, le commerce des pelleteries, à l'embouchure des rivières qui se jettent dans la baie d'Hudson, les dangers de cette périlleuse navigation et les fréquentes maladies qui les assaillaient pendant l'hivernement, les engagèrent, non sans raison, à ne point entreprendre ces excursions lointaines, sans avoir avec eux un aumônier. C'est en cette qualité que, dans l'été de 1691, s'embarqua le P. Dalmas, natif de Tours, d'après les us, et d'après les autres, de Quimper Corentin. Il passa l'hiver dans ce petit poste de traite, bâti en 1677 par Desgroseilliers et Radisson, que les Français appelèrent sainte-

Anne, et les Anglais Albany; il se trouvait situé, en remontant la rivière, sur la rive droite, à une demi lieue du fort actuel de l'honorable Compagnie. Dans cet isolement complet, le Père partageait son temps entre les secours de son ministère qu'il donnait aux Français laissés en garnison, et l'étude de la langue sauvage, afin de se mettre en état d'annoncer la bonne nouvelle aux peuplades couchées dans les ombres de la mort.

Le vaisseau qui devait leur apporter des vivres dans le cours de l'été de 1692, ne put se rendre à destination, repoussé qu'il fut par la violence des vents. Les pauvres hivernants, abandonnés à leurs seules ressources périrent pour la plupart, soit des maladies, soit des suites de la famine, les uns après les autres. A la fin, ils se virent réduits à huit.

Un beau jour de l'hiver, cinq d'entre eux partirent sur les neiges, pour aller chasser dans les bois; il ne resta au fort que le Père Dalmas, le chirurgien et un taillandier du nom de Guillory. Depuis longtemps cet armurier ne vivait pas en bons termes avec le chirurgien; profitant d'un moment qu'il était seul avec lui, il l'assassina, traîna son cadavre sur la rivière, perça un trou dans la glace et l'y jeta.

De retour au poste, il trouva, dans la chapelle

le Père Dalmas, qui se prépare à offrir le saint sacrifice. Il demande à lui parler, le Père le remet après la messe, il la sert à son ordinaire. La messe finie, pressé par les remords, poursuivi par les terreurs, il découvre au prêtre son crime.

Il est au désespoir, il tremble de tous ses membres, persuadé que ses compagnons, à leur retour, vont le mettre à mort.

—Ce n'est pas ce que vous avez le plus à craindre, lui dit le Père; nous sommes en trop petit nombre, et on a trop besoin de vos services pour qu'on veuille vous perdre. Dans tous les cas, si on voulait le faire, je vous promets de m'y opposer autant que je pourrai; mais je vous exhorte à reconnaître, devant Dieu, l'énormité de votre crime, à lui en demander pardon et à en faire une rigoureuse pénitence. Ayez soin d'apaiser la colère de Dieu, pour moi j'aurai soin d'apaiser celle des hommes. J'irai, si vous le voulez bien, ajouta-t-il, au devant de ceux qui sont allés à la chasse; je tâcherai de leur faire promettre de ne point vous maltraiter à leur arrivée

—J'accepte cette offre, dit le taillandier; allez. Il parut se calmer, et le Père partit.

A peine le Jésuite était-il sorti du fort, que le malheureux meurtrier se sentit troublé de nou-

miers. La petite garnison avait chargé d'avance tout ce qu'il y avait, dans le fort, de canons et de fusils; quand les ennemis se furent approchés à une très courte distance, elle fit une furieuse décharge, plusieurs tombèrent mortellement blessés, les autres prirent la fuite. Les Anglais revinrent en force; et, croyant que la place renfermait beaucoup de monde, ils se préparèrent à en faire le siège dans toutes les règles. Les cinq Français, se voyant hors d'état de résister, se sauvèrent, pendant la nuit, par une embrasure de canon; ils gagnèrent les bois, laissant le taillandier seul, et lié. Qu'advint-il de lui? On n'a jamais su ce que les Anglais en firent, ni ce qu'il leur conta sur les causes de son emprisonnement. Des cinq personnes du fort, deux seulement parvinrent à Montréal, après bien des fatigues; les trois autres avaient succombé en chemin.

Ces tristes nouvelles étaient arrivées à Québec vers le milieu de l'été de 1693; elles n'empêchèrent pas le Père Sylvie qui, en 1685, avait accompagné à la baie d'Hudson l'expédition du chevalier de Troyes, de s'embarquer quelques semaines après, pour ces parages lointains. A la vue de ces dévouements obscurs et intrépides, le protestant Parkman faisait cette remarque, dans son admiration: “Une vie isolée de toutes rela-

tions sociales, et éloignée de tout ce que l'ambition poursuit avec ardeur puis une mort solitaire, ou se présentant sous les formes les plus effrayantes, telle était la perspective des missionnaires.” C'est justement cette perspective qui avait pour eux des attraits. La couronne du martyr, pour les âmes d'élite, a des rayonnements de gloire et de bonheur qui les fascinent. Cependant le bon Père Sylvie fut si incommodé du voyage qu'il dut, à son grand regret, revenir à Québec dès l'automne même; il avait rapporté de la Baie des maladies dont il ne



HAUT-CANADA.—Pied du Long-Portage; d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

veau; il entra dans une humeur noire; il se mit dans la tête que le Père le trompait et qu'il n'allait trouver les autres que pour les prévenir contre lui. Il prend sa hache et son fusil, et il se met à courir après le Père, qui s'en allait tranquillement le long de la rivière. Il lui crie de l'attendre, le missionnaire s'arrête. Aussitôt qu'il l'eut rejoint: “Vous êtes un traître, dit-il, vous me trompez,” et, sans attendre d'explications, il lui tire un coup de fusil et le blesse. Le Père se jette, pour se soustraire à sa fureur, sur un glaçon flottant; le misérable y saute après lui, lui assène deux coups de hache sur la tête et l'assomme. Après avoir enfoui son corps, dans le courant, sous la glace, il revint au fort.

Bientôt après, les cinq chasseurs arrivèrent. Surpris de ne plus trouver le Père ni le chirurgien, ils demandèrent à Guillory ce qu'ils étaient devenus. L'embarras où ils le virent, les mauvaises réponses qu'il leur donna, quelques traces de sang qu'ils aperçurent sur la neige les déterminèrent à se saisir du misérable. Alors il avoua son double crime dans tous ses détails.

On avait résolu de le garder dans les chaînes, sous les verroux, jusqu'à l'arrivée des vaisseaux français sur l'un desquels on devait l'embarquer; mais les Anglais parurent dans la Baie les pre-

put se remettre de toute sa vie.

Chez les enfants de saint Ignace, le dicton latin n'a, en aucun temps, cessé d'être vrai: la place du danger ne reste jamais vide, *uno avulso non deficit alter.* L'année suivante, le Père Gabriel Marest partait pour ces mêmes régions du nord, à bord d'un des vaisseaux de M. d'Iberville, “un des plus braves capitaines, écrit-il à son supérieur, que nous ayons eus dans la Nouvelle-France.”

Le 10 août 1694, le Jean-Bart canadien laissait Québec pour aller conquérir, pour la cinquième ou sixième fois, les forts anglais de la baie d'Hudson, ayant sous ses ordres deux vaisseaux, le *Poli* et la *Salamandre*, commandés le premier par lui-même, le second par son frère, M. de Sérigny. En brave capitaine chrétien qu'il était, voulant pourvoir aux meilleures intérêts, spirituels comme temporels, de ses soldats et de ses matelots, il demanda à la Compagnie de Jésus un missionnaire qui pût servir d'aumônier aux deux équipages. Le choix du Supérieur tomba sur le Père Gabriel Marest, parce que, nouvellement arrivé de France, il ne savait encore aucune langue sauvage, ce qui le rendait pour le moment moins nécessaire dans les résidences du Canada. Du reste, on le jugeait capable de jeter les bases

d'une maison nouvelle chez ces peuples septentrionaux.

Le Père eut bientôt l'occasion d'exercer son ministère. Le 13, le 14 et le 15, les vents étaient contraires, il profita du loisir qu'avait l'équipage pour l'inviter à célébrer dignement la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge. Il distribua, dans le *Poli*, les images de Notre-Dame que lui avait données, à Québec, Mme de Champigny, la femme de l'Intendant, et il passa la soirée du 14 à entendre les confessions. Le lendemain, jour de la fête, plusieurs firent leurs dévotions. Comme la messe finissait, le vent changea, et l'on appareilla aussitôt.

Le voyage continua avec des alternatives de bons vents et de calmes plats. Le 20, le détroit de Belle-Ile était franchi; le long des côtes du Labrador, ils rencontrèrent des banquises, montagnes de glace, collines de cristal, pics hérissés de pointes. Le 1er septembre, on entra dans le détroit d'Hudson, et le 5, par une navigation rapide, ayant parcouru cent cinquante lieues en quatre jours, on en sortait heureusement.

« Le 7, dit le Père Marest dans sa relation, le temps se calma et donna à plus de cinquante personnes la facilité de faire leurs dévotions le lendemain, fête de la Nativité de la sainte Vierge. « N'est-ce pas un plaisir de voir nos braves ancêtres, à la guerre, sur leurs vaisseaux, s'acquitter de leurs devoirs religieux avec autant d'exactitude que s'ils étaient au sein de leurs familles? »

Le calme continua le 8, le 9 et le 10, ce qui causa beaucoup de tristesse et d'inquiétude. La saison était avancée, l'hiver vient presque en même temps que l'automne dans ces régions boréales, et la Baie restait à traverser dans toute sa largeur.

Le 12, ils découvrirent la terre du Nord, mais au-dessus de l'endroit qu'ils voulaient atteindre. Le vent soufflait encore en sens contraire. Ils luvoyèrent pendant quelques jours inutilement; à la fin, épuisés d'efforts inutiles, ils durent jeter l'ancre.

« Dans cette extrémité, continue le P. Marest, les Canadiens vinrent me proposer de faire un vœu à sainte Anne, et de lui promettre de consacrer en son honneur une partie du premier gain qu'ils feraient dans le pays. J'approuvai leur dessein, mais après en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en même temps de travailler à leur sanctification, puisque c'est par la pureté des mœurs qu'on rend ses vœux agréables à Dieu. La plupart profitèrent de mes avis et s'approchèrent des sacrements. Le lendemain, les matelots voulurent imiter les Canadiens et faire le même vœu qu'eux. Monsieur d'Iberville et les autres officiers se mirent à leur tête. Dans la nuit suivante, qui était celle du 21 au 22 septembre, Dieu nous donna un vent favorable. » Je ne puis m'empêcher de songer aux croisés, aux soldats de saint Louis, en voyant cette petite armée s'approcher de la table eucharistique trois fois en six semaines, et consacrer à la religion les prémices de la victoire. Ce qui suit n'est pas moins édifiant.

Le 24 au soir, cinquante-quatre jours après leur départ, ils entraient à pleines voiles dans la rivière Bourbon, terme de leur voyage.

La joie était dans tous les cœurs. C'était un vendredi. Ils chantèrent avec enthousiasme l'hymne *Vexilla regis*, et ils répétèrent à plusieurs reprises la strophe *O cruce ave*, pour saluer l'arbre adorable du salut, dans un pays où il était inconnu des barbares, et où les hérétiques avaient abattu avec mépris les croix que les Français y avaient élevées. Pour la première fois, grâce à la présence du missionnaire, les sauvages de ces contrées, « avec les étendards déployés du Roi du ciel, allaient voir briller le mystère de cette croix sur laquelle l'auteur de la vie a souffert la mort, mais sur laquelle, aussi, de la mort sont nés des germes de vie. »

Vexilla regis prodeunt.
Fulget cruxis mysterium,
Quæ vita mortem pertulit
Et morte vitam protulit.

Dès les premiers soirs de son arrivée, M. d'Iberville jeta sur la côte un petit détachement pour tâcher de surprendre les Anglais, et de faire quelques prisonniers qui pourraient donner d'utiles renseignements. Au nombre de ceux qui

allaient en embuscade, se trouvait un Iroquois qui n'avait pas encore été baptisé. Le Père l'avait instruit durant le voyage, et s'était grandement servi à cet effet des bons offices d'un Canadien qui savait la langue iroquoise. Voyant les dangers auxquels il allait être exposé, il ne voulut pas différer davantage son baptême, et, au milieu des ténèbres de la nuit, sur ces eaux glacées, au bruit des vents qui mugissaient, il reçut dans le bercail de l'Eglise cet heureux enfant des bois.

Deux rivières considérables, à la distance d'une couple de lieues, séparées par une longue pointe qui s'avance dans la mer, se jettent dans cette baie : la rivière Bourbon, plus rapide, plus considérable, que les Anglais appelèrent d'abord Parneton, puis Nelson; la rivière Sainte-Thérèse, autrement dite Hayes, sur les bords de laquelle s'élevait le Fort. M. d'Iberville se décida de faire hiverner son plus gros vaisseau, le *Poli*, dans les eaux profondes du fleuve Bourbon, il chargea M. de Sérigny de le conduire à bon port. Pour lui, toujours à la tâche la plus difficile, il entreprit de faire remonter à la *Salumandre* les courants et les battures de la rivière Sainte-Thérèse. Le Père Marest le scivit.

Pendant cinq jours, les vents contraires et les glaces croissantes retinrent le vaisseau à une lieue de l'endroit choisi pour l'hivernement, il courait grand risque de n'y pas arriver. L'équipage était alarmé; le missionnaire l'exhorta à recourir à la protection de Dieu qui ne leur avait pas manqué depuis leur départ; on fit sur la *Salumandre* le même vœu que sur le *Poli*. Presque immédiatement le temps changea et devint serain. A huit heures du soir, on leva l'ancre par un beau clair de lune; à la faveur de la marée, la chaloupe, armée de seize rameurs, remorqua le vaisseau, le conduisant jusqu'à une portée de fusil du port; la marée baissante l'empêcha de s'y rendre. Comme il passait devant le Fort, les canons anglais lui tirèrent trois ou quatre volées, mais les boulets venaient mourir à mi-chemin. Les Canadiens, riant, badinant, répondaient à ces décharges par le cri de guerre des sauvages : *Sassakoué, sassakoué*.

Cependant, le 2 octobre, le vaisseau pensa périr. Comme on appareillait, dans l'espérance de se rendre enfin au port que l'on touchait en quelque sorte, un gros tourbillon de neige fit perdre la terre de vue, et un grand vent du nord-ouest jeta le navire sur une batture, où il s'échoua marée haute. On y passa une triste nuit. Sur les dix heures, les glaces, emportées par les courants et poussées par les violences de la tempête, se mirent à battre le vaisseau avec un bruit et un fracas épouvantables qui durèrent jusqu'au matin, en endommageant les flancs et la quille. M. d'Iberville fit jeter à la rivière douze pièces de canon et d'autres bagages que l'eau ne pouvait gâter. Le 4, le vent s'étant un peu calmé, il entreprit de débarquer toute la charge. On ne pouvait se servir de la chaloupe, dans l'impossibilité où l'on se trouvait de la manœuvrer au milieu des glaçons que le courant charroyait en quantité. « Nous y employâmes, dit le Père, les canots d'écorce que nous avions apportés de Québec et que nos Canadiens conduisaient à travers les glaçons avec une adresse admirable. »

Le Père était incommodé de la fièvre depuis quelques jours. M. d'Iberville le pressait de descendre au rivage; il ne pouvait se résoudre à quitter le vaisseau, tant que durerait le péril qui le menaçait et ces armes continuelles dans lesquelles vivait l'équipage. Bientôt, pourtant, il se vit forcé de mettre pied à terre par un fâcheux accident.

M. d'Iberville, dans son aventureuse expédition, pour l'accoutumer de bonne heure au secret du métier, s'était fait accompagner par un de ses frères, âgé seulement de dix-huit ans, M. de Chateauguay. Avec toute l'ardeur et peut-être l'imprudence de la jeunesse, ce bouillant jeune homme était allé faire le coup de feu avec les Anglais, pour les amuser et leur ôter la connaissance des embarras dans lesquels on se débattait. Il s'avança trop près du fort et il fut blessé d'une balle qui le traversa de part en part. Sa première parole fut de demander le Père pour se confesser. D'abord on ne crut pas la blessure mortelle, mais le lendemain on eut la douleur de voir mourir ce

brillant officier, à qui ses relations et ses talents promettaient un bel avenir.

En même temps, d'Iberville le apprenait que le *Poli* n'était pas moins en danger que la *Salumandre*. Il s'était échoué, lui aussi, sur une batture; les glaces lui avaient enlevé un grand éclat dessous la quille; l'eau entra dans le fond de cale par une large fissure, et quatre pompes suffisaient à peine à la maîtriser. De plus, comme on les débarquait, plusieurs barils de poudre s'étaient mouillés. Par son sang-froid, le capitaine sut se montrer à la hauteur de ces décourageantes épreuves.

« Tant de tristes nouvelles, dit le Père Marest, n'abattirent pas le courage de M. de d'Iberville. Il était extraordinairement touché de la mort de son frère, qu'il avait toujours aimé tendrement. Il en fit un sacrifice à Dieu, dans lequel il voulait mettre toute sa confiance. Prévoyant que le moindre signe d'inquiétude qui paraîtrait sur son visage, jetterait tout le monde dans la consternation, il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse, mettant tout le monde en action, agissant lui-même et donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola le même jour : une même marée mit les deux vaisseaux hors de danger et les conduisit chacun dans les endroits qu'on avait marqués. »

Inconnus du monde, sans écho dans la renommée, les Canadiens, dans les solitudes glacées de la baie d'Hudson, soulevant des difficultés insurmontables, firent une œuvre de Titans, navigateurs hardis, marcheurs intrépides, guerriers héroïques conduits par un héros.

(A suivre)

WILLIAM O'BRIEN



William O'Brien, le patriote Irlandais, dont l'arrestation a fait sensation aussi bien à Londres, qu'en Irlande et aux Etats-Unis, est un homme de 38 à 40 ans, d'une constitution très délicate mais d'une énergie extraordinaire. C'est un des plus fidèles et des plus chauds partisans de Parnell, et il

est rédacteur en chef du journal *United Ireland* organe parnelliste. Ex-membre de la Chambre des Communes il a échoué aux dernières élections. M. O'Brien est venu à Chicago et à Montréal l'été dernier où il a été très cordialement accueilli.

Le gouvernement anglais a en lui un terrible adversaire, et l'Irlande un de ses meilleurs avocats dans la question agraire.

C'est cette terreur qu'il inspire qui a induit le gouvernement à lui faire ce singulier procès qui s'est terminé par une condamnation à deux mois de prison.

Il a été mis au pain et à l'eau tout comme le voleur qui vous subtilise votre montre ou votre chapeau.

Le beau rôle est au prisonnier.

Nettoyage du velours.— Cette étoffe perd son lustre et son éclat par l'effet des frottements inévitables à l'usage. On peut rendre au velours sa fraîcheur et sa souplesse primitives en le mouillant à l'envers, puis en l'exposant au-dessus d'un fer bien chaud, sans l'y laisser toucher. La chaleur vaporise l'eau; celle-ci, sous forme de vapeur, transversant la trame, sépare et relève les fibres entremêlées ou rabattues les unes sur les autres. Il suffit, l'opération terminée, de faire sécher à l'air libre.

AUX ENFANTS

Cette admirable pièce de poésie sert de préface à un recueil musical: *Les rondes du valet de Carreau*, par M. Marcel Legay.

Petits enfants, voici des rondes.
Qu'il dure peu, l'âge innocent,
Qui, secouant ses boucles blondes,
Chante en dansant!

Formez vos rondes! Cueillez l'heure!
Il vient à pas précipité,
Le temps où l'on chancelle et pleure.
Dansez, chantez!

Chantez! Votre voix où, sans crainte
Le rire agite ses grelots.
Deviendra grave pour la plainte
Et les sanglots.

Dansez, jeunes âmes en fête!
La poussière que, sans remords
Vos pieds font s'envoler, est faite
Avec les morts.

Mais vous n'en savez rien encore,
Chers petits enfants, jouissez
De votre fugitive aurore.
Chantez, dansez!

FRANÇOIS COPPÉE.

REMERCIEMENTS

Les Sœurs de l'Asile Nazareth désirent exprimer leur reconnaissance à tous ceux qui ont répondu à leur appel mercredi soir. Le dîner donné au profit de leurs jeunes aveugles a été cette année, comme par le passé, couronné d'un beau succès. Merci à toutes les personnes charitables à qui ce succès est dû; tout particulièrement aux Dames Patronnesses qui ont déployé tant de zèle et de dévouement. Les petits aveugles prieront pour leurs bienfaiteurs, Dieu lui-même les récompensera.

USAGES ET COUTUMES

LE MARIAGE EN FRANCE (Suite)

Le moment est venu de conjurer la mariée de se montrer naturelle, en ce jour où les yeux sont fixés sur elle. Il ne faut pas prendre l'air de la victime couronnée de fleurs qu'on traîne à l'autel. S'il y avait à choisir, nous préfererions une allure assurée, ce qui est à éviter, mais serait moins sot et moins mortifiant pour le marié. Elle est émue, troublée, cela se comprend, elle ne doit pas accentuer cette impression, mais, au contraire, en atténuer un peu l'expression. Les airs penchés, le front courbé, la démarche lente, la pruderie outrée de certaines mariées ont le don d'agacer ou d'amuser les assistants.

Les anneaux ont été remis d'avance à un sacristain, qui les offre sur un plateau, au moment de la cérémonie où ils sont échangés. Autrefois, la femme seule portait la bague d'alliance, aujourd'hui, une coutume anglaise, d'origine princière, s'est généralisée chez nous: l'époux aussi bien que l'épouse, porte l'anneau, signe extérieur des obligations conjugales. La date du mariage est gravée à l'intérieur de chaque anneau avec le prénom de la femme dans celui du mari et les noms du mari dans celui de la femme.

Lorsqu'on passe à la sacristie pour la signature, les deux nouveaux époux après avoir apposer leur nom sur le registre, se rangent à côté l'un de l'autre. Les parents de la mariée se placent à sa gauche, ceux du marié à la droite de leur fils. Les invités (ceux de la messe également) félici-

tent non-seulement les mariés, mais encore leurs parents, au moins les parents de celui des époux pour lequel ils sont venus. Le marié nomme à sa femme ceux de ses invités de la messe qui la saluent et qu'elle ne connaît pas; celle-ci en fait autant pour les gens de son monde que son mari n'a pas encore rencontrés.

Lorsqu'un lunch seulement est donné après la cérémonie, il arrive qu'on y convie, à ce moment, quelques-uns des assistants; c'est les distinguer de la foule des connaissances banales, sans toutefois les assimiler au cercle des intimes qui ont été invités en même temps que la bénédiction.

La mariée sort de l'église au bras de son mari. Son père et sa mère se trouvent, par suite, réunis et prennent place dans le cortège, après les demoiselles d'honneur.

Les invités de la messe ont regagné leurs places et sont debout sur le passage du cortège. Le marié et la mariée saluent à droite et à gauche en souriant. — Les invités de la mariée sont à droite de la nef, ceux du marié à gauche.

ANN SEPH.

LA MODE PRATIQUE

MODES DE SAISON

La robe. — Peu de variantes sur les formes de l'été. Tant mieux pour celles d'entre nous qui ont des toilettes à user.

Toujours de la simplicité à la ville, des lainages unis, soutachés, appliqués de passementerie ou de broderie; ou bien encore tissés de rayures, de carreaux veloutés.

En apparat, de riches soieries épaisses à grands dessins, de la peluche, du velours, des dentelles, des broderies fabuleuses d'or, d'argent, et de perles, tout cela en couleurs anciennes. Style très fastueux imitant les siècles derniers.

Encore des polonaises (auxquelles on revient), la petite veste toréador, les corsages froncés plissés, les ceintures orientales (dans la forme seulement), le genre moscovite et quelques robes *sapho* à corsage attaché en draperie sur l'épaule, voilà à peu près tout ce qui se fait.

Les jupes restent gracieusement drapées sur des plissés ou des panneaux ornements.

L'étoffe nouvelle est la *tonkinoise*, autrement dit de la *sicilienne* à côté un peu plus grosse. — La haute nouveauté se tenant encore dans des prix peu abordables est la peluche *moirée serpent*.

Du reste énormément du moire antique aussi, surtout pour les belles robes sérieuses, avec mélange de dentelle. On l'emploie également pour les toilettes de mariées.

Dans l'intérieur, toujours beaucoup d'élégance. Au saut du lit, on passe le peignoir *capucin*, en lainage, avec petit capuchon et larges revers aux manches en cachemire blanc, et cordelière. — En moins négligés, on a de jolies *matinées*. — Enfin, on peut recevoir, habillée d'une robe de maison longue forme *sultane* ou formant blouse moscovite. Ces deux derniers modèles se font aussi bien en simple lainage agrémenté d'un galon de fantaisie qu'en velours ou peluche brodés d'or et d'argent. Toute la coquetterie se résume dans la forme.

COUSINE JEANNE.

La Grande Vente de la Faillite

—DE—

TREMBLAY & LALONDE

A LIEU MAINTENANT

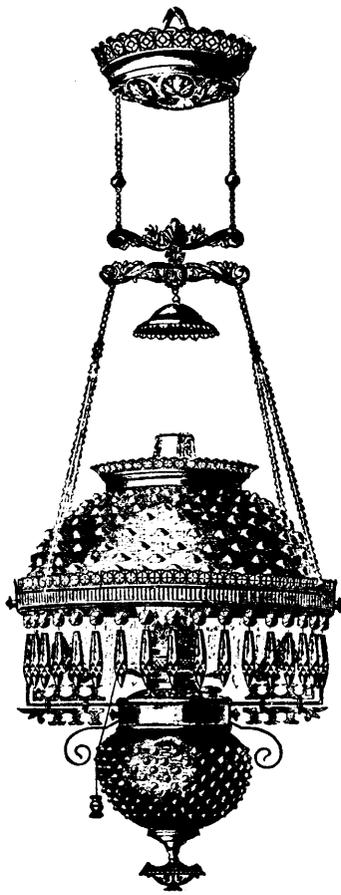
Grande occasion en Marchandises Seches d'automne et d'hiver

VENEZ AU PLUS TOT

GAGNON & SHIPTON

1793—RUE NOTRE-DAME—1793

VENEZ VOIR



Mes Lampes à Suspendre de \$2.50 et \$3.50 qui sont les plus belles de la ville

L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

(TÉLÉPHONE 273)

C. ROBERT & CIE.,

Chapelier Manchonnier

NO. 61 RUE ST-LOURENT, MONTREAL

Les plus hauts prix sont payés à cet établissement pour les peaux crues.

Toutes sortes de Chapeaux, Casques et Fourrures réparés à bas prix.

Allez à l'Enseigne du Chapeau Rouge

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

BATISSES-DESSOIRS) MONTREAL

ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,
Depuis près de quinze mois je souffrais de maladie de cœur, indigestion, érysipelle, faiblesse, maux de tête, etc. J'employai en vain tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon et suis complètement guéri.

Voire etc.

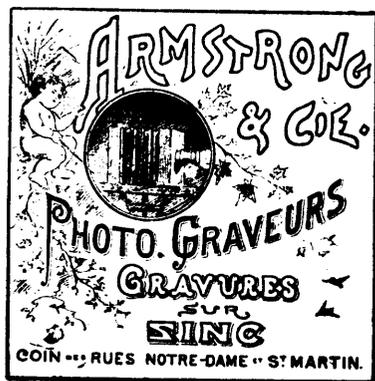
Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Léon a maintenant son dépôt Central au No 51, Carré Victoria, Tel 432.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 Spruce St., New-York.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 320.—LOGOGRIPE

Prenez un arbre, un élément,
Un des métaux, un sédiment,
Joignez-y ce que fait l'abeille ;
Mêlez ensemble tout cela,
Bientôt un diable en sortira,
Sans se faire tirer l'oreille.

No 321.—PASSE-TEMPS

Retrouver les noms de trois villes impor-
tantes de France, par la décomposition de
mots de la phrase suivante :

LE DOUX BAISER SERT L'AMOUR

No 322.—MOT CARRÉ

J'étais mis à mon Trois, pour composer ce
[sujet,
Le succès était, pour moi, mon Premier, en
[effet ;
Ne trouvant toujours que mon Deux, je cher-
[chai longtemps,
Je parvins à les faire mon quatre, faites-en
[autant.

SOLUTIONS :

No 318.—Le mot est : Ver-tige.
No 319.—Le fruit est : La Pêche.

ONT DEVINÉ :

Dame C. Roy, Côte-des-Neiges ; Adhémar
Delorme, Saint-Henri ; L. J. S. Cédars For-
tier, P. J. R. Alfred Alarie, Lévis ; Joseph B.,
Mlle Marie Bibitt, Mlle Marie-Louise Les-
sard, E. J. Glackmeyer, Mlle Edmée Lauzier,
Arthur Giard, jr., Québec ; Ninette, J. War-
ren, Oswald Cholette, Mlle Eva Lanctôt, L.
N. Bélanger, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Ernest
Cinq-Mars, Montréal ; Mme J. B. E. Bédard,
Ottawa ; Mlle Flore Géhuas, Yamachiche ;
Alphonse Monarque, Sorel ; Eugène Saint-
Pierre, Québec.

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS—MONTREAL



Chester's Cure !

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. In-
faillible dans tous les cas. Demandez-le à votre
pharmacien. Expédiez aussi franco par la
malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue Lagacchière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

N. 26, rue Saint-Jacques, Montréal

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for it IN NEW YORK.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

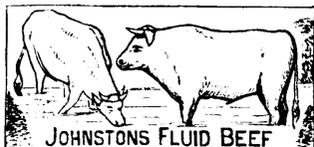
Modés Françaises, Anglaises, Américaines. Fcoffes à Robes et à Manteaux de la der-
nière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Diaps, Tricots Français, Anglais, Ecosais dans les patrons les plus fashion-
nables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prêlarts, Nets à Rideaux, ainsi que
toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne



LE GRAND FORTIFIANT

C'est le plus puissant fortifiant et créateur de force
dont on puisse se servir

Réchauffant, Stimulant, Fortifiant

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT-LAURENT - 18
MONTREAL



Wm. KING & CIE.,

FABRICANTS DE

Mebles unis et de goût, sommiers matelas, etc.,

IMPORTATEURS DE LITS EN FER ET EN CUIVRE

Invitation de visiter nos grandes salles d'exposition

—AU—

NO 652, RUE CRAIG, MONTREAL

SAISON D'HIVER !!

Voici l'hiver qui s'approche, chacun veut se coiffer ou s'habiller en pelletterie. Eh bien,
vous trouverez toujours au magasin de

LORGE & CIE.,

Un assortiment complet de Casques de toutes formes et de toutes grandeurs pour hommes,
femmes et enfants, ainsi que Capots en pelletterie, Manchons, Bigod's, Colliettes, Col, Bor-
dures pour Manteaux, Gants, Mitaines, Soulers, etc., le tout de première qualité.

Vous pourrez faire réparer vos pelletteries dans les derniers gants et dans des prix qui dé-
fient toute compétition. N'oubliez pas de faire une visite au grand entrepôt de fourrures de

LORGE & Cie.,

NO 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

GASTOR FLUID On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25
ans et plus, pourront se procurer de
l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les rensei-
gnements nécessaires, nous prenons à
SALAIRE FIXE et nous payons
les dépenses. Adresse (donner
âge et envoyer photogra-
phie)

STONE & WELLINGTON.

212, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières Fouthill, Ont. Etablies en 1842,
465 acres, les plus grandes pépinières du Ca-
nada.

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de per-
sonnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la
célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Le-
febvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où
l'on pourra toujours s'en procurer au verre,
par une pompe automatique et hydraulique,
au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

CHEZ S. A. DE LORIMIER

(SUCCESEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en mont-
ant. Chaussettes en mérinos ou en laine ex-
tra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.

1700, rue Notre-Dame, 2me porte de
l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

Le 16 NOVEMBRE prochain

COÛT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies
de la Peau sont aujourd'hui d'un usage géné-
ral ; les médecins les recommandent à leurs
patients, et des milliers de certificats attestent
leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres,
Riflé, Hémorroïdes, etc., réputés incurables,
ont été radicalement guéris par l'usage de ces
Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer
les plaies et les ulcères, et favorise la cicatri-
sation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, mor-
pions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques,
chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousse
et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour
faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce sa-
von d'une manière toute particulière pour le
riflé.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, sa-
von de beauté, sert à embellir la peau et donne
un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de
beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres
pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, ma-
ringotins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse, disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la
gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pha-
rmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les
tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à
l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés
franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 19 novembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

A nuit, où, du moins, à une heure assez avancée de la soirée.

—De mieux en mieux... Rien ne donne du cœur à mes lapins comme l'obscurité! Vous qui connaissez le lieu de l'action, avez-vous préparé un petit plan?...

—Oui et non... ma confiance en votre habileté est sans bornes; je compte donc vous laisser une entière liberté d'action, mais j'ai quelques idées que je crois assez bonnes.

—Voulez-vous me les soumettre?

—Les voici...

Lascars mit Huber au fait des particularités relatives aux fréquentes visites du marquis d'Hérrouville à la duchesse de Randan.

Il lui parla du bac dans lequel Tancrede traversait la Seine avant d'arriver au château.

—Mon avis, fit-il en achevant, est qu'il faudrait attaquer sur la rivière... Est-ce aussi le vôtre?

—Sans aucun doute... nous prendrons le bateau de Sauvageon.

Le maître du cabaret n'avait pas perdu un seul mot de l'entretien qui précède.

En ce moment il intervint.

—Mon bateau! s'écria-t-il, vous prendrez mon bateau! voilà qui est bientôt dit! Et, s'il lui arrive un accident?

—Combien vaut-il, ton bachot?... demanda Huber.

—Cent livres, tout au moins...

—Eh bien! monsieur déposera dans tes mains cent livres, en or, et tu ne courras nul risque de perte avec un tel nantissement... Cela te va-t-il ainsi?

—Cela me va, mais à une condition...

—Laquelle?

—C'est que je serai de la partie.

Huber se mit à rire.

—Ah! ça mais, fit-il ensuite, tu es donc un brave à trois poils, bonhomme Sauvageon? qui s'en serait douté?...

Le cabaretier se rengorgea.

—Je suis plus brave, peut-être, répliqua-t-il, que certains dont on parle fort, et qui font beaucoup de bruit et peu de besogne... J'ai manqué ma vocation, j'étais né pour manier l'épée et le pistolet et pour mener grand bruit sur la terre.

—Soit, répondit le chef des lapins, tu viendras avec nous, je te le promets, et nous jugerons de ton mérite en te voyant à la besogne...

Puis, se tournant vers Lascars, il ajouta :

—A quand l'expédition, s'il vous plaît?

—A demain soir... répondit le baron...

—Il ne nous reste donc plus à traiter que la question de détails, et nous allons le faire sur-le-champ.

Au bout d'une demi-heure, Lascars quittait le cabaret de Sauvageon, après être tombé d'accord avec Huber sur le prix du sang et lui avoir assigné un lieu de rendez-vous pour le lendemain.

Laissons s'écouler le reste de cette nuit, la journée suivante tout entière, et prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner vers les rives de la Seine faisant face au parc de la duchesse de Randan.

Il était huit heures du soir.

Un vent assez fort faisait courir sur la surface du ciel des troupes de grands nuages que l'imagination d'un poète aurait comparés vraisemblablement à des escadrons lancés au galop.

Des futaies séculaires, aujourd'hui disparues, et dont les plus ardents rayons du soleil de juillet ne parvenaient point à traverser l'épaisse et sombre verdure, s'étendaient sur les deux berges, et semblaient, à cette heure nocturne, encaisser le fleuve entre de hautes et noires murailles.

Un chemin creux, pratiqué dans la forêt, venait aboutir à une petite éclaircie voisine de l'un

dans la forêt et sur les deux rives de la Seine, qui semblaient désertes.

La solitude était loin d'être complète, cependant, et nous allons en avoir à l'instant la preuve.

Cotoyons pendant cinquante ou soixante pas la berge d'où s'échappent les racines énormes des chênes trois ou quatre fois séculaires, et nous arriverons à une sorte de crique étroite, ensevelie dans une ombre épaisse, et au fond de laquelle un petit bateau plat se trouvait amarré.

Ce bateau était celui de Sauvageon?

Tout auprès de là, sur ce gazon court et touffu qui forme sous les grands arbres un incomparable tapis, quatre hommes accroupis parlaient à voix basse.

L'obscurité ne permettait point de distinguer le visage de ces hommes, mais nous les connaissons déjà, et même dans les ténèbres, nous pouvons les nommer : c'étaient Huber et Sauvageon, d'abord, puis deux lapins de premier choix, Bergamotte et Macaroni.

Ces honnêtes gens causaient sans bruit, et, si grande était leur crainte de trahir par les plus faibles indices leur présence en ce lieu, qu'ils se privaient de fumer comme d'habitude leurs courtes pipes aux fourneaux noirs.

—Chut!... fit Huber tout à coup, en accompa-

gnant ce monosyllabe d'un geste impérieux destiné à commander le silence.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Sauvageon d'une voix faible comme un soupir.

—Quelqu'un se dirige de ce côté... répliqua du même ton le chef des lapins.

Sauvageon, sans questionner davantage, appuya son oreille contre le sol et il entendit en effet le faible bruit d'un pas rapide et léger, qui devenait d'instant en instant plus distinct.

A ce bruit se mêla bientôt un craquement de branches sèches, puis un coup de sifflet doux et voilé re-

tentit, et une forme humaine pénétra dans l'étroite enceinte de verdure où nos personnages attendaient.

A cet instant précis, Huber bondit sur ses pieds, en tenant de chaque main un pistolet tout armé et prêt à faire feu, et il dit brusquement :

—Qui va là?... réponds, ou je te brûle!

XVIII

—Mordieu, maître Huber, répliqua Roland de Lascars, vous avez une manière bien désagréable de recevoir vos amis!... hier soir vous vouliez me jeter à l'eau!... aujourd'hui vous parlez de me brûler la cervelle!... pour peu que nos relations continuent, j'aurai de la chance si j'en réchappe.

—La défiance est la mère de la sûreté, cher monsieur! fit Huber d'un ton sentencieux. Je n'ai point d'ami quand il fait nuit, et, pour toutes sortes de bonnes raisons que vous devinez, quiconque ne m'est pas connu m'inquiète. J'ai toujours été ainsi, et ça m'a toujours réussi...

—Je le comprends et je vous approuve...

—Vous voyez d'ailleurs, reprit le bandit, vous voyez que nous sommes exacts au rendez-vous et complètement à vos ordres... voici du temps déjà



A cet instant précis, Huber bondit sur ses pieds, en tenant de chaque main un pistolet tout armé.—(Page 17, col. 3)

des poteaux du bac. La silhouette de ce poteau se profilait d'une façon bizarre sur le ciel et prenait vaguement l'apparence d'un gigantesque et sinistre gibet.

Tout à coup se voyait une maisonnette, ou plutôt une cahutte construite avec des troncs d'arbres, des branchages et de la boue, et semblable à ces abris temporaires improvisés par les bûcherons au milieu des forêts qu'ils exploitent.

A dix pas de la cabane, le bac était amarré par une chaîne rouillée, et le courant venait se briser contre sa lourde masse avec un clapotement monotone.

Un peu plus bas, à droite, c'est-à-dire en suivant le fil de l'eau, les regards rencontraient une petite île, ou plutôt un îlot de sable, situé au milieu de la Seine, submergé presque entièrement aussitôt que venait une crue d'eau, et couronné d'un panache de saules aux troncs creux.

Enfin, à l'horizon, de l'autre côté de la rivière, derrière les cimes houleuses des futaies, les rayons de la lune mettaient des traînées d'argent sur les girouettes de métal et sur les toits d'ardoise du château de la duchesse de Randan.

Au moment où nous venons de conduire nos lecteurs auprès du bac, un silence profond régnait

que nous attendons... Notre homme va-t-il arriver ?

— Nous avons encore une heure devant nous...

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr... d'après les renseignements que j'ai obtenus et dont l'exactitude est hors de doute, notre homme ne quitte son hôte! qu'à huit heures, c'est-à-dire au moment même où je vous parle, et met une heure à parcourir la distance qui nous sépare de Paris...

— Dans ce cas, il ne nous reste qu'à attendre encore...

— Oui, mais non pas les bras croisés...

— Que faut-il faire ?

— Réaliser une merveilleuse idée qui m'est venue chemin faisant...

— Et cette idée ?...

— Je vais vous le dire... mais, d'abord, êtes-vous d'habiles bateliers ?

— Je vous donne *Sauvageon* pour le plus fin marin d'eau douce que la rivière ait jamais porté. *Macaroni* ne lui cède en rien... il était canotier jadis sur le golfe de Naples et manie l'aviron aussi bien que le coutelas... *Bergamotte* et moi, nous sommes moins forts, assurément, mais enfin nous y entendons bien aussi quelque chose...

— Bref, demanda Roland, Sauvageon et Macaroni peuvent suffire pour manœuvrer le bateau dans tous les sens, et avec une suffisante rapidité ?

— Ah ! je vous en réponds... la barque, dans leurs mains, filera comme un bon cheval bien dressé.

— J'avais pensé d'abord, vous le savez, reprit Roland, à attaquer mon ennemi lorsque le passeur aurait amené le bac au milieu de la rivière.

— Et j'approuvais beaucoup cette façon d'agir, est-ce que, par hasard, vous avez changé d'avis ?

— Non, mais j'ai modifié mon premier projet de manière à rendre le succès de notre entreprise encore plus certain qu'il n'était.

— Ah ! ah !... et comment cela ?

— Nous allons gagner l'autre rive, mettre pied à terre et couper la corde du bac, non pas complètement, mais aux trois quarts, de manière à ce qu'elle n'offre plus qu'une solidité tout à fait insuffisante... le gentilhomme, le valet, et le passeur s'embarqueront, comme de coutume, sans défiance ; la première moitié du passage s'effectuera facilement ; mais, au plus fort du courant, la corde trop tendue se rompra tout à coup, et la lourde machine, lourdement chargée, s'en ira à la dérive... pendant ce temps, Sauvageon et Macaroni maintiendront la barque à une portée de pistolet du bac en détresse, et nous ferons feu tout à notre aise sur l'homme dont je vous ai acheté la vie...

— Mille cornes du diable ! murmura maître Huber avec un sincère enthousiasme, c'est superbe ! Je donnerais volontiers quelque chose de ma poche pour qu'une si belle idée me soit venue ! ah ! vous n'êtes point un homme ordinaire, cher monsieur, il s'en faut de tout, et vous seriez pour mes lapins un fameux capitaine si je venais à me retirer et si vous vouliez prendre ma place !

Lascars ne répondit pas, mais il sourit, dans les ténèbres, avec une expression d'indicible orgueil. Au fond il se trouvait très flatté de l'hommage naïf et spontané rendu par Huber à son diabolique génie.

— L'heure se passe... dit-il, embarquons !

Bergamotte détacha le bateau plat dans lequel les cinq hommes prirent place, et qui, vigoureusement conduit par Sauvageon et Macaroni, fila comme une flèche vers l'autre rive.

Lascars ne voulut s'en rapporter à personne pour accomplir l'exécrable besogne dont nous venons de lui entendre parler.

Il tira d'une gaine de chagrin noir qu'il portait sous sa veste un petit stylet prodigieusement affilé, et avec ce stylet il entama la corde du bac, non point en un seul endroit, mais en dix, de manière à ce qu'il fût impossible qu'elle résistât, lorsqu'une pression violente s'exercerait sur elle.

Ceci terminé, Lascars reprit sa place dans la barque que pendant quelques minutes il avait quittée.

— Faut-il retourner d'où nous venons ? demanda maître Huber.

— Inutile... répondit Roland. L'ombre de ces grands arbres nous enveloppe d'un voile impéné-

trable et nous ne saurions être mieux qu'ici pour ce que nous avons à faire.

— Dois-je attacher l'amarre ? dit Bergamotte.

— Non... Restez à terre et contentez-vous de maintenir le bateau jusqu'à nouvel ordre...

Le silence se rétablit et, pendant plus d'un quart d'heure, aucune parole ne fut prononcée de part et d'autre.

Neuf heures sonnèrent à l'horloge du château de la duchesse, et la brise du soir apporta jusqu'aux bandits les vibrations sonores du marteau frappant sur le timbre.

Presque en même temps un bruit d'une nature absolument différente se fit entendre de l'autre côté de la Seine.

Ce bruit (toute oreille exercée devait le reconnaître) était produit par le galop souple cadencé de deux chevaux de race lancés à toute vitesse ; de seconde en seconde les chocs réguliers des sabots ferrés sur la terre durcie du chemin creux devenaient plus distincts. Un instant encore et les cavaliers atteindraient le bord de l'eau. Un sourire infernal vint aux lèvres de Lascars.

— Cet insolent marquis courrait moins vite, se dit à lui-même l'infâme gentilhomme, s'il pouvait se douter que chaque pas qu'il fait en avant le rapproche de la mort ! Comme mon cœur bat ! comme mon sang bout ! ah ! la vengeance est une douce chose !

Tancrède, qu'aucun pressentiment funeste n'avertissait du péril à peu près inévitable dans lequel il allait donner tête baissée, et où, selon toute apparence, il laisserait sa vie, Tancrède, disons-nous, laissait flotter les rênes sur l'encolure nerveuse de sa monture ardente, et s'abandonnait à ce galop d'une rapidité presque fantastique et d'une élasticité incomparable, qui est l'allure caractéristique des chevaux de pure race orientale.

Il ne redoutait aucun danger ; il ne se connaissait aucun ennemi ; Lascars était pour lui si peu de chose, qu'il ne songeait point que la haine d'un tel homme pût être à craindre et il se souvenait à peine de l'existence de ce misérable.

Il s'absorbait dans une pensée unique, ou plutôt dans un souvenir, amer et charmant tout à la fois, et qui, loin de s'amoindrir et de s'effacer peu à peu, selon la loi commune, grandissait, au contraire, et devenait plus intense de jour en jour et d'heure en heure... Cette pensée, ce souvenir ne l'avaient point quitté depuis la funeste nuit du 30 mai.

Dans la veille aussi bien que dans le sommeil, il lui semblait avoir sous les yeux le pâle et divin visage de la jeune fille, aux yeux noirs et aux cheveux blonds, entrevue au milieu des épouvantables scènes de la rue Royale, sauvée par lui, puis, perdue presque aussitôt pour lui. Cette fille dont il ne savait pas le nom, et dont il ignorait la demeure et qu'il avait tout lieu de croire morte !

Est-ce à dire que le marquis Tancrède d'Hérouville, le brillant gentilhomme blasé par ses succès auprès des plus grandes dames, aimât d'amour cette enfant inconnue ? Ceci est un problème qu'il ne nous appartient point de résoudre en ce moment. Peut-on, d'ailleurs, être épris d'un rêve impalpable, d'une vision fugitive ?

Toujours est-il qu'il pensait à elle sans cesse, et que, bien loin de se révolter contre l'obsession d'une image qui s'imposait à lui d'une façon si tyrannique et si persistante, il trouvait une joie étrange, une sorte de volupté douloureuse, à ne jamais se séparer de cette image...

Mais, en même temps, il s'imposait la loi de cacher à tous les regards ce qui se passait dans son âme. La pensée a sa pudeur comme le corps. Celle de Tancrède s'enveloppait de voiles impénétrables.

Madame de Randan questionnait vainement son frère sur les causes du changement qu'elle croyait remarquer en lui. Le marquis répondait à la duchesse qu'elle était dupe d'une illusion et qu'il se sentait toujours le même.

Au fond de cet indéfinissable sentiment qui dominait le gentilhomme, y avait-il un vague espoir de retrouver un jour la jeune fille, de se faire aimer d'elle, de l'associer à son avenir et à son bonheur ? Nous ne le savons pas, et nous croyons pouvoir affirmer que Tancrède l'ignorait aussi bien que nous... Comme les Indiens fumeurs d'opium, il entrevoyait rien au delà de son rêve in-

cessant, et les visites du gracieux fantôme suffisaient à peupler sa vie...

.....
Cependant, les deux cavaliers avaient franchi la courte distance qui les séparait encore des grèves du fleuve.

Le cheval de Tancrède s'arrêta sur le bord de l'eau, frappa du pied et poussa un hennissement d'impatience. C'était un étalon de la plus merveilleuse et de la plus complète beauté. Sa robe, d'un noir bleuâtre éclatant, n'offrait d'autre tache qu'une étoile blanche au milieu du front, sa queue fouettait l'air comme un panache soulevé par le vent, et sa crinière, longue et soyeuse autant qu'une chevelure de femme, ruisselait jusque sur son poitrail.

Ce cheval se nommait *Hadgi* et descendait de la fameuse jument du prophète par une suite non interrompue d'ancêtres glorieux.

La monture du valet de M. d'Hérouville appartenait à la même race illustre et n'avait guère moins de mérite.

Le temps d'arrêt brusque et le hennissement d'Hadgi arrachèrent Tancrède à la rêverie dans laquelle il s'absorbait et le rappelèrent au sentiment de la situation.

Il se tourna vers la maisonnette du passeur, et faisant de ses deux mains arrondies autour de sa bouche une sorte de porte-voix, il cria :

— Eh ! père Mathias debout, s'il vous plaît !

— Qui m'appelle ? demanda, depuis l'intérieur de la hutte, une voix endormie.

— C'est moi... c'est le marquis d'Hérouville... répliqua Tancrède, debout donc, père Mathias, et dépêchez-vous !

— On y va, mon bon seigneur !... on y va ! reprit vivement la voix du passeur, je suis aux ordres de monsieur le marquis, tout de suite !...

En effet, avant que deux minutes se fussent écoulées, la porte s'ouvrit et un paysan à demi vêtu, robuste encore quoique déjà courbé par l'âge, s'élança au dehors avec une vivacité qui prouvait son zèle.

— Que monsieur le marquis me pardonne, s'écria-t-il, je dormais comme une taupe et je mérite cent coups de bâton pour l'avoir fait attendre...

XIX

Tout en disant ce qui précède, Mathias le passeur s'empressa de détacher la chaîne rouillée qui maintenait le bac, et saisit la corde dont le milieu plongeait sous l'eau, et grâce à laquelle il pouvait, sans trop de peine, conduire d'un bord à l'autre la lourde machine.

Tancrède, au lieu de mettre pied à terre, rendit la main à sa monture qui, d'un seul bond, atteignit le milieu du bac dont on entendit gémir et trembler la membrure, comme si toutes les parties de la vieille embarcation allaient se disjoindre.

Mathias poussa un profond soupir d'effroi et de résignation, ainsi qu'il le faisait d'ailleurs chaque fois que M. d'Hérouville montait dans le bac.

Le valet, sans doute compatissant aux terreurs du pauvre homme, terreurs qu'il partageait peut-être jusqu'à un certain point, descendit et prit son cheval par la bride pour le faire entrer dans le bac.

Le passeur appuya sur la corde, et le radeau pesant, se séparant lentement du bord, se dirigea vers la rive opposée.

Tant que le bac se trouva dans des eaux calmes, tout alla bien et la corde à peine tendue fonctionna comme de coutume, mais au bout de quelques minutes l'embarcation atteignit le milieu du fleuve, l'endroit, par conséquent, où les eaux se trouvaient profondes et rapides.

La besogne du passeur devenait, sinon plus difficile, du moins plus fatigante, et Mathias devait faire un puissant effort pour lutter victorieusement contre le courant.

Il s'arc-bouta contre le plat-bord, et, se cramponnant des deux mains au câble, il imprima à la machine une vigoureuse impulsion...

Un craquement sourd se fit entendre...

Mathias, frappé au visage par la corde soudainement détendue, poussa un grand cri, et le bac, au lieu de continuer sa marche en droite ligne, oscilla d'une façon brusque et tourna sur lui-même comme un homme pris de vertige et qui va tomber...

Puis saisi et dominé irrésistiblement par le courant, il se mit à descendre le fleuve avec une rapidité prodigieuse.

—Ah! ça, Mathias, qu'y a-t-il donc? demanda M. d'Hérouville très surpris.

—Ce qu'il y a, monsieur le marquis?... répondit le passeur tremblant, en s'arrachant avec désespoir une poignée de cheveux gris, il y a que nous sommes perdus...

—Perdus! répéta Tancrede.

—Positivement, et il ne nous reste, à l'heure qu'il est, qu'à recommander notre âme au bon Dieu...

—Pourquoi donc cela?...

—Parce que la corde du bac vient de se briser, et que nous nous en allons à la dérive!... Ah! c'est le diable qui s'en mêle!... un bon cordeau tout neuf qui sert depuis six mois à peine et qui devait servir encore pendant cinq ans, au moins!

—Je vois bien l'accident, reprit Tancrede en souriant malgré lui, mais le péril ne me paraît pas, à beaucoup près, aussi grand que vous le faites, père Mathias; nous allons échouer doucement sur un bord ou sur l'autre, et, selon toute apparence, nous en serons quittes pour un bain.

—Oh! que non pas, monsieur le marquis! répliqua le passeur, le courant nous porte sur la pointe de l'îlot et la pointe de l'îlot est mauvaise! il y a là des vieilles souches de saules à fleur d'eau, qui mettront le bac en capilotade, et, tout à l'entour, des herbes si épaisses et si drues qu'elles lient comme des ficelles les jambes du meilleur nageur et le *neyent* en moins de rien! que mon saint patron et tous les saints aient pitié de nous, nous n'en reviendrons pas!...

—Mort de ma vie! murmura Tancrede, la situation est grave en effet! n'avez-vous donc pas sous la main quelque aviron qui servirait de gouvernail et avec lequel il deviendrait possible de diriger le bac et de lui faire éviter l'îlot?

—Hélas! je n'ai rien de pareil, monsieur le marquis... à quoi bon m'embarrasser d'un aviron quand j'avais la corde?... une corde toute neuve et si solide! Ah! sur le salut de mon âme, je jurerais qu'elle a été coupée par malice! et que Dieu punisse comme il le mérite le misérable qui a fait cela!

Tandis que le bac désemparé continuait à descendre le courant avec une rapidité toujours croissante, et que les paroles que nous venons de reproduire s'échangeaient entre le marquis d'Hérouville et le passeur Mathias, le baron de Lascars frémissait d'une joie infernale et ressentait les premières voluptés d'une vengeance qu'il croyait certaine.

—A la besogne, mes compères! s'écria-t-il au moment où la corde rompue devenait inutile dans les mains du passeur. Ils sont à nous maintenant comme le lièvre forcé par les chiens est au chasseur!...

Sauvageon et Macaroni appuyèrent sur leurs avirons, d'une main savante et exercée, et le petit bateau plat, quoique lourdement construit et chargé de cinq personnes, fila presque aussi vite qu'un you you de la marine royale.

La lune venait de disparaître derrière un rideau de nuages épais, une obscurité quasi-complète couvrait la Seine, rendant plus terrible encore la situation des passagers en détresse...

Lascars entrevoyait à trois ou quatre cents pas de lui, comme une masse sombre et flottante sans aucune forme distincte, le bac vers lequel il se dirigeait.

Au bout d'un petit nombre d'instant, grâce à l'ensemble merveilleux et à l'incomparable habileté des rameurs, la distance qui séparait les deux embarcations n'était plus que de quelques toises.

Mathias, malgré l'immense épouvante qui l'absorbait, entendit alors derrière lui le bruit cadencé des avirons.

Il se retourna; il aperçut la barque chargée de monde, et il balbutia avec un délire d'autant plus vif que sa terreur avait été plus intense:

—Un bateau! c'est un bateau! monsieur le marquis, que Dieu soit béni! et il ne voulait pas notre mort! nous sommes sauvés! on vient à notre aide!...

Tancrede n'eut pas le temps de répondre.

—Etes-vous là, monsieur d'Hérouville? demanda d'une voix haute Roland de Lascars.

—Je suis là, répliqua le marquis, je suis là, fort

en péril, à ce qu'il paraît. Jetez-nous donc une amarre, braves gens, et vous recevrez des preuves éclatantes de ma munificence aussitôt que j'aurai mis pied à terre.

Le baron se mit à rire bruyamment.

—Ah! monsieur le marquis, reprit-il ensuite d'un ton sardonique, quelle erreur est la vôtre! nous ne sommes point ici pour vous sauver... tant s'en faut! C'est moi qui, tout à l'heure, ai coupé la corde du bac.

—Malheureux! s'écria Tancrede, dans quel but avez-vous commis cette action infâme?

—Dans le but de régler cette nuit mes comptes avec vous, marquis d'Hérouville! Je vais vous payer ma dette de haine...

—Vous parlez de haine! fit le marquis avec une profonde surprise, qui donc êtes-vous?

—Je suis la vengeance.

En prononçant ces derniers mots, Roland de Lascars pressa la détente de son pistolet; un éclair raya les ténèbres; une détonation retentit et fut suivie d'un cri sourd et lugubre. En même temps un corps lourd frappa les eaux profondes qui jaillirent et se refermèrent sur lui.

Le valet du marquis, frappé mortellement par la balle destinée à son maître, venait de disparaître englouti.

Huber et Bergamotte firent feu immédiatement après Lascars. Un des projectiles atteignit le chapeau de Tancrede, l'autre troua le revers de son habit, mais sans toucher sa tête ou sa poitrine.

—Misérables! lâches assassins! cria M. d'Hérouville avec fureur et avec indignation, je vais vous montrer ce que peut un homme de cœur contre une troupe de bandits!...

En parlant ainsi il tira son épée, et enlevant son cheval, de la bride et des épérons, il lui fit franchir le plat-bord, il le précipita dans la Seine et il le contraignit à nager de toutes ses forces à a rencontre du bateau plat...

Le généreux animal obéit avec sa souplesse et son intrépidité habituelles, et bientôt son large poitrail toucha presque la chétive embarcation des assassins.

Une nouvelle décharge, faite à bout portant, enveloppa le marquis de feu et de fumée, mais en le laissant sain et sauf, comme s'il avait été revêtu d'une de ces armures invincibles et impénétrables que les bonnes fées du temps de la chevalerie errante donnaient à leurs protégés.

Quand le nuage de fumée se dissipa, Tancrede prit l'offensive à son tour et poussa Hadgi jusqu'au bateau, par un dernier effort, il frappa de son épée le plus proche de ses lâches agresseurs.

Macaroni eut la mauvaise chance d'être celui-là. L'ex-canotier du golfe de Naples, touché vigoureusement en pleine poitrine, fit entendre un juron italien, lâcha son aviron et roula sans connaissance au fond de la barque...

En voyant le destin funeste de l'Italien, Sauvageon, qui n'était brave que lorsqu'il s'agissait d'un péril éloigné, se sentit pris d'une terreur folle. Il ne perdit point complètement la tête, néanmoins; il conserva la faculté précieuse de raisonner la situation aussi bien que s'il eût été de sang-froid, et il se dit:

—Macaroni a son compte! Ce diable de marquis frappe comme un sourd et paraît avoir un poignet d'acier, si je reste à bord, mon tour va venir! avant une demi minute il fera mauvais pour moi, et je verrai trancher le fil de mes jours dans la plus fine fleur de ma belle jeunesse! Si, au contraire, je me jette à l'eau, pas le moindre danger à courir. Je nage mieux qu'une grenouille, je ferai le plongeur et je ne reparaitrai qu'à cent pas d'ici, à l'abri des chances fâcheuses... N'hésitons pas! ayons le courage de sauver ma vie!...

Se gardant bien d'hésiter une seconde de plus, en effet, Sauvageon lança son aviron loin de lui, puis, se dressant sur son banc de rameur, il *piqua une tête* avec une supériorité incontestable, et s'engloutit comme une flèche, sans faire jaillir une goutte d'eau.

Le bateau livré à lui-même par l'évanouissement du premier de ses équipiers, et par la fuite du second, se mit à pivoter ainsi que l'avait fait le bac quelques minutes auparavant, et suivit ensuite avec docilité le fil du courant qui l'entraînait.

Hadgi nageait de toute sa vitesse pour se maintenir à son niveau, mais, gêné par le poids de son

cavalier qu'alourdissaient ses vêtements trempés d'eau, il restait en arrière, malgré ses efforts, et la distance, minime d'abord, qui le séparait de la barque, augmentait de seconde en seconde.

Lascars, Huber et Bergamotte rechargeaient leurs armes.

—Etes-vous prêts? demanda le baron aux deux bandits.

—Oui... répondit Huber, nous sommes prêts.

—Alors, feu! feu! tous ensemble, et, cette fois, finissons-en!...

Les trois détonations se fondirent en une seule. Une sourde exclamation de Tancrede leur répondit.

—Touché! cria Lascars avec une effrayante expression de triomphe, il est touché! le marquis d'Hérouville est blessé à mort!...

Lascars se trompait.

Cette fois encore Tancrede venait d'échapper, d'une façon que volontiers nous appellerions miraculeuse, aux balles dirigées contre lui, mais, avec un désespoir indicible, il sentait le pauvre Hadgi, son cheval bien-aimé, sa monture favorite, tressaillir, frissonner sous lui, aspirer l'air de ses naseaux haletants, et battre l'eau de ses jambes nerveuses...

Deux balles meurtrières traversaient l'encolure du noble animal et le sang jaillissait à flot de cette double blessure. L'agonie d'Hadgi commença presque aussitôt; elle fut courte, mais d'autant plus terrible que ce fier descendant des *rois du Jarret* (selon l'expression orientale) réunissait en lui toutes les conditions de jeunesse, d'énergie, de race et de vitalité puissante, qui devaient lui promettre une carrière presque interminable.

Pendant quelques minutes Hadgi se débattit furieusement contre la mort, puis ses forces s'épuisèrent avec son sang, et bientôt l'un des nobles fils de l'Orient, qui jamais aient lutté victorieusement de vitesse avec l'éclair, ne fut plus qu'un cadavre inerte, flottant entre deux eaux.

Tancrede, donnant un dernier et amer regret à ce fidèle serviteur, à cet ami loyal dont la perte était irréparable, nageait dans la direction de l'îlot dont quelques brasses tout au plus le séparaient.

Le bac, évitant heureusement ces dangereuses souches de saules dont nous avons entendu le passeur parler au marquis, venait de s'échouer doucement sur la grève sablonneuse de la petite île.

Mathias, agenouillé, et les mains levées vers le ciel, priait Dieu avec ferveur de lui venir en aide et de sauver M d'Hérouville...

Ah, le second cheval arabe, semblant comprendre le malheur arrivé à son compagnon, hennissait d'une façon tout à la fois stridente et douloureuse.

Enfin la barque de Lascars, toujours emportée par le courant capricieux, avait doublé l'îlot au lieu de s'échouer sur lui comme le bac, et se perdait déjà dans les lointaines ténèbres.

Laissons le marquis prendre terre et s'étonner de se retrouver vivant et sans blessure après avoir essuyé un si grand nombre de coups de feu, et rejoignons Sauvageon que nous avons quitté tout à l'heure au moment où il venait d'accomplir son plongeon audacieux...

Ainsi que nous lui avons entendu dire à lui-même, le propriétaire du cabaret du bord de l'eau nageait aussi bien qu'une grenouille; il semblait se trouver dans l'eau au sein de son élément natal, et volontiers il aurait rendu des points au plus agile des brochets...

Qu'on juge de son étonnement et de son effroi, lorsqu'après être descendu rapidement par la violence de son impulsion, jusqu'aux plus extrêmes profondeurs de la Seine, il se trouva dans l'impossibilité subite et absolue, non-seulement de remonter à la surface, mais encore de nager entre deux eaux, ainsi qu'il en avait le projet.

Cette impuissance devait avoir une cause... Sauvageon la chercha.

Il crut d'abord qu'il se trouvait engagé dans un réseau de ces herbes perfides qui si souvent causent la mort des plongeurs imprudents...

Il explora rapidement l'espace autour de lui; il le trouva libre, et cependant un poids incompréhensible continuait à closer ses pieds sur le sable, tandis que quatre toises d'eau passaient incessamment au-dessus de sa tête...

Pendant la centième partie d'une seconde, Sau

vageon se crut victime de quelque surnaturelle influence, de quelque maléfice inouï et se regarda comme perdu...

Tout autre à sa place, en effet, se serait noyé mille fois pour une. Ses artères s'engorgeaient, sa poitrine se gonflait, devenant trop étroite pour son cœur dilaté, ses tempes battaient à se rompre, la suffocation était imminente... Mais Sauvageon, comme les pêcheurs de perles de Ceylan, avait la force de passer sous l'eau près de deux minutes, et, grâce à la puissance de l'habitude, les plus terribles symptômes n'amenèrent point chez lui d'asphyxie immédiate.

D'ailleurs, tout ce que nous venons de dire avait traversé son cerveau avec la rapidité de l'éclair... Il est des instants suprêmes où l'intelligence de l'homme en péril acquiert une lucidité plus qu'humaine...

Soudain, il frissonna de la tête aux pieds, dans son linceul humide, comme si l'étincelle électrique venait de le toucher.

Il se souvenait!... il comprenait!... l'incompréhensible phénomène n'avait désormais plus rien d'obscur!

Au moment de quitter le cabaret du bord de l'eau pour se joindre à l'expédition conduite par Huber, notre personnage n'avait pas cru d'avoir à se séparer de ce qu'il aimait plus que tout au monde, c'est-à-dire de la somme assez rondelette représentant ses économies et ses bénéfices. Cette somme, en bons écus de six livres, jointe aux cent livres remises par Lascars pour assurer le bateau contre toute éventualité fâcheuse, gonflait outre mesure une ample ceinture de cuir serrée autour des reins de Sauvageon...

Le reste se devine...

L'argent jouait ici le rôle du pavé qu'on attache au cou du chien avant de le jeter à l'eau!... le trésor noyait son maître!...

La pensée, qu'il fallait choisir entre la ruine et la mort fut bien cruelle pour Sauvageon!... il éprouva l'une de ces angoisses poignantes, l'un de ces désespoirs inexprimables qui font blanchir soudainement les cheveux d'un homme!... en un mot, il hésita presque!... mais le temps pressait, l'agonie allait commencer... le misérable s'affaiblissait...

D'une main défaillante il détacha la ceinture, et son corps allégé remonta brusquement, ainsi qu'un bouchon de liège à la surface du fleuve...

Là, l'infortuné reprit haleine, et suffoqué, haletant, asphyxié plus qu'aux trois quarts, à peu près incapable de tout mouvement, il se laissa flotter comme une épave inerte, sans s'inquiéter de savoir où le courant l'entraînait...

Une fois sur l'îlot, le marquis d'Hérouville n'avait plus rien à craindre. Il était d'autant plus certainement sauvé que les assassins, privés d'avirons, se trouvaient dans l'impossibilité absolue de remonter le courant et d'essayer une nouvelle attaque...

Nous devons ajouter que les coups de pistolet, retentissant comme une véritable fusillade dans le silence de la nuit, avaient donné l'alarme au château de la duchesse, et qu'on voyait les lueurs d'un grand nombre de lanternes et de falots briller à travers les futaies du parc et se diriger vers la rivière.

L'idée d'un guet-apens et d'un assassinat tentés dans de si bruyantes conditions ne se présentait à l'esprit de personne, mais tout le monde croyait à quelque audacieuse expédition de braconnage, et les gardes-chasse préparaient leurs carabines afin d'être prêts à faire feu sur les maraudeurs en cas de collision.

La stupeur et l'indignation de ces braves gens furent au comble lorsqu'ils s'entendirent héler, depuis la petite île, par Tancrede, qui les mit en quelques mots au fait de ce qui venait de se passer...

Quelques-uns, la carabine à l'épaule, restèrent en faction sur la berge; d'autres coururent prévenir la duchesse de Randan; d'autres enfin prirent rapidement la direction de l'embarcadère, situé un demi-quart de lieue plus haut, où les barques du château se trouvaient amarées.

Ces derniers déployèrent une activité sans pareille.

Un bruit de rames se fit entendre au bout d'un

temps incompréhensible et court, et deux chaloupes abordèrent l'îlot.

Tancrede prit place dans l'une d'elles; l'autre se chargea du bonhomme Mathias, mal revenu de son épouvante, et le cheval Ali, hennissant toujours lamentablement pour appeler son compagnon disparu, suivit les barques à la nage...

Un quart d'heure après ce moment, la jeune duchesse, pâle d'émotion et de terreur, se jetait dans les bras de son frère sur le peron du château, et le conduisait à son appartement où des vêtements secs l'attendaient près d'un grand feu.

—En vérité, ma sœur, s'écria le marquis, c'est miracle que je puisse t'embrasser encore, ainsi que notre chère Mathilde, et Dieu m'a bien visiblement protégé cette nuit, car, selon toutes les prévisions humaines, je devais laisser ma vie dans ce guet-apens infâme où mon fidèle valet de chambre et mon pauvre Hadgi ont laissé la leur.

—Tancrede, murmura la duchesse, raconte-moi bien vite cette terrible, cette hideuse aventure; j'ai besoin de l'entendre de ta bouche et je ne puis ni croire, ni comprendre ce que viennent de me dire mes valets...

Le marquis fit à sa sœur un récit rapide des faits accomplis; lui non plus ne pouvait les comprendre, et il se perdait en vaines conjectures sur le but et sur les auteurs d'une machination plus semblable à une embuscade de guerre qu'à une tentative de meurtre dirigée contre un seul homme...

Le chef des assassins, ou du moins celui qui semblait être leur chef, avait parlé de régler un compte de haine et de vengeance.

—Qui donc pouvait être cet homme? à qui M. d'Hérouville avait-il fait un assez sanglant outrage pour s'attirer de telles représailles?...

Pendant quelques secondes, la pensée du marquis s'arrêta sur Lascars, mais le misérable qui vole au jeu n'est pas forcément un assassin, et les soupçons toujours indécis de Tancrede continuèrent à s'égarer...

Le reste de la nuit se passa en une longue causerie entre le frère et la sœur, heureux de se retrouver ensemble, comme le sont les gens qui s'aiment et que la mort a failli séparer, et ne songeant ni l'un ni l'autre à goûter une heure de sommeil.

Dès l'aube naissante, M. d'Hérouville sortit à cheval, suivi de deux valets, et se dirigea vers les rives de la Seine, afin de revoir au grand jour le théâtre de la lutte nocturne dans laquelle il avait failli périr.

Tout était tranquille... le bac échoué à la pointe de l'îlot semblait attendre qu'une main officieuse vint le remettre à flot et la ramener à sa place accoutumée; de faibles vapeurs s'élevaient au lointain et indiquaient à travers les bois et les prairies le cours sinueux de la rivière.

Tancrede mit son cheval au pas et côtoya lentement, pendant à peu près une demi-heure, les sinuosités du fleuve.

Il atteignit un endroit où la Seine formait un coude brusque comme si ces eaux voulaient retourner en arrière et remonter vers leur source.

Là il s'arrêta, et sans doute il allait tourner bride et revenir au château quand son attention fut attirée par un incident imprévu.

Un homme, portant la livrée de la duchesse de Randan, se dirigeait de son côté de toute la vitesse de ses jambes...

XXI

—Eh bien! Giraud, demanda Tancrede à cet homme qu'il reconnut pour un des valets de pied de sa sœur, qu'y a-t-il donc et d'où venez-vous si vite et de si bon matin?...

—Monsieur le marquis, répondit le valet, rendu haletant par la rapidité de sa course, je viens de faire une grosse découverte...

—En vérité!...

—Oui, monsieur le marquis, une découverte conséquente, et qui sera peut-être bien utile pour découvrir les gredins de la nuit passée.

—Ah! ah! de quoi s'agit-il donc?

—D'un *bachot* qui s'est engravé, à cinq cents pas d'ici, sur le bord de l'eau, au milieu du sable et des herbes...

—Quelque bateau de pêcheur, sans doute?

—Oh! que nenni, monsieur le marquis... C'est un bateau de mauvaises gens...

—A quoi diable avez-vous deviné cela, Giraud?

—Ah! monsieur le marquis, c'est bien facile à voir... le fond est tout rempli de sang, et, dans ce sang, il y a un homme étendu.

—Un cadavre? s'écria Tancrede.

—L'individu en question a l'air fort mal accommodé, monsieur le marquis... il n'a point sa connaissance, c'est certain... mais je ne sais pas s'il est mort...

M. d'Hérouville se souvient à l'instant du rameur dont il avait entamé la poitrine d'un coup d'épée, et ne douta pas que ce fût lui dont parlait Giraud.

Les réponses de cet homme, s'il vivait encore, l'examen de son cadavre par les agents de M. de Sartines, s'il était mort, pouvaient aider puissamment à la recherche de la vérité et mettre la justice sur les traces de l'instigateur du complot.

Bref, à tous les points de vue, la découverte de Giraud offrait une réelle importance.

—Passez le premier, mon ami, reprit M. d'Hérouville, et conduisez-moi près de la barque...

Giraud obéit sur-le-champ et montra le chemin au marquis que suivaient deux serviteurs à cheval.

En moins de cinq minutes la petite troupe arriva près de l'anse sablonneuse où Lascars, Huber et Bergamotte avaient abandonné le bateau de Sauvageon.

L'esquif, aux trois quarts échoué, s'immobilisait au milieu des joncs.

Le corps inanimé de Macaroni reposait, étendu sur le dos, dans une mare de sang caillé. Une pâleur livide couvrait le visage bronzé du bandit, auquel de longues moustaches hérissées et d'un noir violent, donnaient un cachet étrange.

Sur l'ordre de Tancrede, Giraud et l'un des valets se déshabillèrent à demi, entrèrent dans l'eau, soulevèrent le corps ou le cadavre, et le déposèrent en haut de la berge aux pieds du marquis.

Ce dernier descendit de cheval, appuya sa main sur le cœur de Macaroni et constata de faibles battements. La chair d'ailleurs était tiède.

—Cet homme n'est pas mort... murmura Tancrede, mais vivra-t-il?... examinons la blessure.

Les vêtements écartés laissèrent voir à l'endroit de la poitrine une longue entaille, qui semblait profonde et d'où s'échappaient encore quelques gouttes d'un sang vermeil...

—Est-ce dangereux? est-ce mortel? continua M. d'Hérouville, en se parlant à lui-même, je n'ai pas la science qu'il faut pour décider cela... un médecin seul pourra trancher la question.

Puis il ajouta, en s'adressant aux valets:

—Coupez des branches et des rameaux, improvisez de votre mieux une civière, et transportez au château ce malheureux...

Ceci fut fait avec une célérité merveilleuse, et moins d'une heure après ce moment, un médecin, qu'on était allé quérir en toute hâte déclarait que l'épée du marquis, n'ayant atteint aucun organe essentiel, la blessure n'offrait rien de grave par elle-même, et que si le bandit succombait aux suites de cette blessure, il faudrait attribuer sa mort à l'énorme quantité de sang qu'il avait perdue...

—Docteur, dit M. d'Hérouville au médecin, la vie de cet homme est pour moi d'un prix énorme. Lui seul pourra désigner l'ennemi inconnu qui me poursuit de sa haine, qui sans doute ne se tiendra point pour battu et me tendra de nouveaux pièges!... Pour mon salut, sauvez donc ce misérable! mon existence est dans vos mains.

—Je ferai de mon mieux, monsieur le marquis, répliqua le médecin, et, si modeste que soit mon mérite, j'ai l'espoir de réussir.

Lascars, désespéré d'avoir échoué si complètement dans une entreprise dont le succès lui semblait certain, quitta la barque au moment où la force du courant le faisait échouer à l'endroit où nous venons de le retrouver.

Huber et Bergamotte imitèrent son exemple. Tous trois s'éloignèrent au plus vite, car ils avaient entendu le bruit des voix, et ils éprouvaient la crainte parfaitement naturelle de se trouver, d'une minute à l'autre traqués comme des bêtes fauves, par de nombreux valets bien armés.